

CHRISTIAN PEYRE

L'ARMEMENT DEFENSIF DES GAULOIS EN EMILIE ET EN ROMAGNE: PERSPECTIVES HISTORIQUES

Les historiens antiques font état de la nudité guerrière des Gaulois: sans doute rituelle, du moins à l'origine, elle passait pour le signe de leur férocité instinctive (1). Mais l'abondance des armes défensives dans les tombes gauloises d'Italie paraît démentir cette tradition (2): à l'image du Gaulois nu, l'archéologue substitue plus volontiers celle d'un guerrier casqué à l'étrusque, vêtu d'une tunique ou d'une cuirasse, tel que certaines statuettes de bronze de la fin du III^e siècle av. J.C. le représentent (3): la chronologie des armes utilisées est d'ailleurs parallèle, en Etrurie et en Gaule Cisalpine. En fait, la tradition historique est elle-même nuancée, et complète les renseignements fournis par l'archéologie plutôt qu'elle ne s'oppose à eux. L'emploi de telle arme n'exclut pas celui de telle autre, de même que telle manière de combattre a pu coexister avec une autre toute différente. La diversité des armes et des coutumes guerrières n'est pas une anomalie, mais le signe qui révèle la diversité des soldats au sein d'une même troupe; tel fut du moins le cas des bandes gauloises qui affrontèrent les Etrusques puis les Romains.

L'Emilie et la Romagne correspondent à peu près au territoire antique des Boïens. Plusieurs tombes ont fourni des exemplaires

(1) POLYBE, II, 28; TITE-LIVE, XXXVIII, 21, 9; DENYS D'HALICARNASSE, XIV, 13; J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie*, IV, Paris 1927, p. 713 et 1088; P. COUISSIN, *La nudité guerrière des Gaulois* (« Annales de la Faculté des Lettres d'Aix »), 1929.

(2) G. A. MANSUELLI, *L'Emilia celtica*, dans *L'Emilia prima dei Romani*, Milano 1961, p. 277.

(3) R. PARIBENI, *Statuine in bronzo di guerrieri galli*, dans « Ausonia », II (1907) (publ. 1908), p. 279: selon l'auteur, les statuettes sont à l'image des Gaulois Boïens ou Sénon.

des casques utilisés par ce peuple à l'apogée de sa puissance, dans le courant du III^e siècle av. J.C. (4). Ils sont de la forme dite « à bouton » en raison de l'appendice globulaire qui surmonte la calotte. Deux de ces casques furent retrouvés dans la nécropole gau-



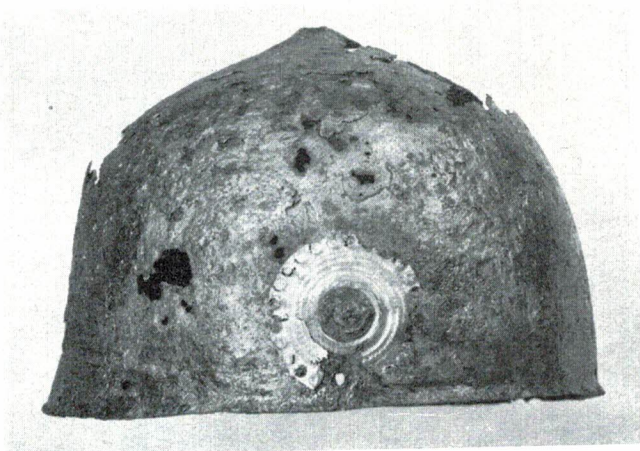
(Foto Stab. Fotofast, Bologna)

Fig. 1 — BOLOGNA - Nécropole gauloise Benacci.

loise Benacci de Bologne; ils proviennent des deux tombes les plus riches, dont l'une avait été déjà brutalement bouleversée dès l'é-

(4) L'inventaire archéologique des vestiges gaulois, pour l'ancien territoire boïen, a été dressé récemment par M. R. SCARANI, dans *Preistoria dell'Emilia e Romagna*, II, Bologna 1963, p. 570-594, avec une bibliographie, p. 617. Outre les articles encyclopédiques, les monographies historiques essentielles sont les suivantes: P. DUCATI, *Storia di Bologna*, I, Bologna 1928, p. 293; P. E. ARIAS, *I Galli nella regione emiliana*, dans « Emilia Preromana », I (1948), p. 33; P. BOSCH-GIMPERA, *Migrations celtiques. Essai de reconstitution*, dans « Etudes Celtiques », VI (1952), fasc. 1, p. 90, et VI (1953-1954), fasc. 2, p. 345; P. LAVIOSA-ZAMBOTTI, *L'invasione gallica in Val Padana*, dans *Storia di Milano*, I, Milano 1953, p. 67; G. A. MANSUELLI, *Problemi storici della civiltà gallica in Italia*, dans *Mélanges Grenier* (« Coll. Latomus »), LVIII (1962), p. 1068 (du même auteur, voir aussi l'étude citée ci-dessus à la note 2); R. CHEVALLIER, *La Celtique du Po*, dans « Latomus », XXI (1962), p. 356. Rappelons enfin, dans le cadre de recherches plus larges: H. HUBERT, *Les Celtes depuis l'époque de La Tène et la civilisation celtique*, Paris 1932, p. 9; A. GRENIER, *Les Gaulois*, Paris 1945, p. 108; J. MOREAU, *Die Welt der Kelten*, Stuttgart 1958, p. 26; P. BOSCH-GIMPERA, *Les Indo-Européens* (traduit par R. Lantier), Paris 1961, p. 241.

poque romaine (5). Le casque de bronze reproduit sur la figure 1 provient de la tombe retrouvée intacte. Il est muni de deux paragnathides articulées, dont la charnière est aujourd'hui d'hui détruite: ces paragnathides sont fortement dissymétriques dans leur épaisseur et dans leur forme, signe probable d'une réparation antique. Deux armes offensives accompagnaient le casque: une épée de fer à poignée d'os travaillée au tour, identique à celles des miroirs étrusques des IV^e et III^e siècles (6), ainsi qu'un javelot tout en fer, actuellement en mauvais état, du type même de ces « gaesa »



(Foto Stab. Fotofast, Bologna)

Fig. 2 — MONTERENZIO - Récupération fortuite.

considérés dès l'antiquité comme des armes caractéristiques des Gaulois de cette époque. L'abondant mobilier funéraire est surtout métallique: la vaisselle de bronze y tient une large place, mais les formes représentées n'autorisent qu'une chronologie assez lâche

(5) E. BRIZIO, *Avanzi di sepolcri gallici*, dans « Not. Scavi », 1889, tombe I, p. 294 et *Tombe e necropoli galliche della provincia di Bologna*, dans « Atti Mem. Dep. Romagna », V (1887), p. 474, tombe 953 (Zannoni).

J'ai pu longuement étudier les collections gauloises du Museo Civico de Bologne grâce à la généreuse hospitalité de Mlle R. Pincelli, Directrice du Musée, et de M. L. Laurenzi, Directeur de l'Institut d'Archéologie. Je tiens à leur marquer toute ma gratitude, ainsi qu'à MM. Mansuelli et Gentili, qui m'ont accueilli successivement avec une égale cordialité à la Surintendance de Bologne, et à M. Susini, Professeur à l'Université, qui a été, dans la mise au point de cette communication, un collaborateur très amicalement dévoué.

(6) *Mostra dell'Etruria Padana*, 2^e édition, Bologna 1961, n°. 716, p. 209 (cfr. MANSUELLI, *Emilia prima dei Romani*, cit., pl. 72); à comparer avec le manche du miroir de la tombe 954 (BRIZIO, *Tombe e necropoli*, cit., p. 476, pl. V, 41; KÖRTE, *Etr. Spiegel*, p. 98, pl. 80, 1; *Mostra dell'Etruria Padana*, n°. 715, p. 209).

entre le IV^e et le III^e siècles avant notre ère (7). Par contre, la même tombe contenait aussi un diadème funéraire, constitué de fines lamelles d'or, découpées à l'emporte-pièce et nervurées au repoussé, en forme de feuilles d'olivier: c'est là un objet bien at-



(Foto Sopr. Antichità, Bologna)

Fig. 3 — BORGO TARO - Casque gaulois.

testé dans les tombes étrusques tardives du plein III^e siècle av. J.C.(8). Quelques feuilles d'or identiques, recueillies éparées avec l'autre casque, dans la tombe violée, révèlent la présence d'un diadème

(7) Un strigile, un plat avec anse, une oenochoè, un holmos, une passoire, cinq kyathoi, le tout en bronze.

(8) G. BECATTI, *Oreficerie antiche*, Roma 1955, n°. 358, p. 192 et pl. XCI, offre une confrontation très précise, parmi beaucoup d'autres. Ce genre de diadème est très différent de ceux qu'on a retrouvés dans les tombes sénéones [G. MORETTI, *Le oreficerie del Museo di Ancona e la civiltà picena del periodo gallico*, dans « Dedalo », V (19), p. 3] et leur est sûrement postérieur. C'est un argument qu'on peut opposer à P. JACOBSTHAL, *Early Celtic Art*, Oxford 1944, p. 144, qui souligne au contraire les synchronismes entre la civilisation des Boiens et celle des Sénons.

semblable et permettent d'attribuer aussi cette première sépulture à la même époque.

Le Museo Civico de Bologna conserve un autre casque de forme comparable (fig. 2), qui provient de Monterenzio, petite localité de l'Apennin au sud de Bologne. Il est en fer, mais le bouton, rapporté et peut-être en bronze, est perdu. Latéralement, à la base de la calotte, sont rapportées deux grosses rosettes de bronze, elles-mêmes ornées. La forme de la calotte, très arrondie, a le même profil que celle des deux casques précédents; mais l'ornementation par rosettes d'applique rappelle celle des casques à bouton de Montefortino, en pays sénon, qui ne sont vraisemblablement pas postérieurs au début du III^e siècle av. J.C. (9). Il est vrai que leur calotte est aussi d'une forme plus haute, plus pointue, qui peut être considérée comme un peu plus ancienne (10). Le casque de Monterenzio fut découvert fortuitement, en même temps qu'une très longue pointe de lance en fer; mais il est impossible de savoir si les deux armes appartenaient à la même tombe, et toute trace d'autres objets est complètement perdue.

Avec leur forme modelée sur celle de la tête et leurs paragnathides mobiles, de telles armes étaient surtout fonctionnelles. A l'occasion, les Gaulois les ont modifiées selon leur goût, peut-être avec l'idée d'accroître leur efficacité apotropaïque. Sur la calotte de ce casque de la région de Parme (fig. 3), issu manifestement de la fabrication en série qui a produit ceux de Bologne, a été fixée postérieurement une haute corne recourbée, découpée dans une lamelle de bronze et décorée au repoussé (11). De l'autre corne symétrique il ne reste que la base. Les Gaulois n'étaient d'ailleurs pas les seuls à aimer ces casques pesamment encornés: de telles armes étaient répandues aussi chez les Samnites, si bien que leur attribution peut, dans certains cas, prêter à discussion (12); il faut

(9) BRIZIO, *Il sepolcreto gallico di Montefortino presso Arcevia*, dans « Mon. Ant. Lincei », IX (1899), col. 748, pl. VI. La soumission des Sénon suit la bataille de *Sentinum* (295 av. J.C.), mais ne sera sans doute complète qu'avec la fondation d'*Ariminum* (268 av. J.C.); cf. aussi M. ORTOLANI et N. ALFIERI, *Sena Gallica*, dans « Rend. Lincei », VIII (1913), p. 152. Sur le casque de Monterenzio, voir « Not. Scavi », 1882, p. 432, et DUCATI, *Storia di Bologna*, cit., p. 333.

(10) IV^e siècle-début du III^e siècle av. J.C.; le Museo Civico de Bologna possède un casque de bronze de cette forme plus pointue (*Mostra dell'Etruria Padana*, n^o 714, p. 208; DUCATI, *Storia dell'arte etrusca*, Firenze 1927, I, p. 511 et II, pl. 251, fig. 609); il provient sans doute d'une tombe gauloise (« Not. Scavi », 1881, p. 213).

(11) Conservé au Musée National de Parme: « Fasti Arch. », XIII (1958), n^o 2255.

(12) Le casque samnite était à proprement parler surmonté de deux, trois ou quatre plumes, qui se combinaient dans certains cas avec des cornes, ou même ont été confondues avec elles: J. HEURGON, *Recherches sur l'histoire, la religion et la*

draît examiner si, sur ce point particulier, les Gaulois ne sont pas une fois encore les imitateurs d'un usage italique.

Il est certain, en tout cas, que le casque à bouton, répandu dans toutes les régions d'Italie où la tradition antique fixe les demeures permanentes des Gaulois (13), est une arme d'origine étrusque: on le retrouve avec la célèbre armure en bronze doré d'Orvieto et il équipe les guerriers des stèles funéraires de Castiglioncello (14), et ces deux exemples, parmi d'autres assez nom-



(Foto Stab. Fotofast, Bologna)

Fig. 4 — DOVADOLA - Récupération fortuite.

breux, confirment aussi la datation dans le plein III^e siècle que suggère le mobilier funéraire des tombes de Bologne. C'est l'époque où les Boïens ont pris la tête des coalitions italiques contre Rome, après la disparition de la puissance politique des Sénons, et ce fait historique, bien mis en lumière par M. Mansuelli (15), révèle combien leur activité économique et diplomatique pouvait être liée à

civilisation de Capoue préromaine, Paris 1942, p. 424; C. NICOLET, *Les equites campani et leurs représentations figurées*, dans « Mélanges d'Arch. et d'Hist. », LXXIV (1962), p. 482. Certaines statuettes, où l'on voyait des guerriers gaulois, sont peut-être des représentations de Mars italique? cf. Q. F. MAULE et H. R. W. SMITH, *Votive Religion at Caere: Prolegomena*, (« University of California Studies in Classical Archaeology »), IV, 1, Los Angeles 1959 (cette étude a suscité d'importants comptes-rendus, notamment A. NEPPI MODONA, dans « Studi e Materiali St. Rel. », XXXI (1960), p. 136, et R. BLOCH, dans « Revue des Etudes Anciennes », LXIII (1961), p. 96.

(13) Voir l'inventaire déjà ancien de Paribeni, loc. cit. (note 3), p. 281-283.

(14) A. SOLARI, *Vita pubblica e privata degli Etruschi*, Firenze 1931, pl. X, fig. 18, et pl. XIII, fig. 24; E. GALLI, dans « Not. Scavi », 1924, p. 166. La diffusion du casque à bouton est méditerranéenne [M. LOUIS, *Le casque gaulois de Montpellier*, dans « Atti I Congr. Int. di Studi Liguri », 1950 (publié 1952), p. 132].

(15) *Mélanges Grenier*, cit., p. 1077 et suiv.

celle des peuples italiques voisins. Par la position de leur territoire, qui était traversé par la voie protohistorique de piémont devenue plus tard la Via Emilia, et qui contrôlait toutes les vallées pénétrantes dont les cols débouchent sur le versant tyrrhénien de l'Apennin, les Boïens étaient en mesure de jouer un rôle économique et stratégique prépondérant. Cette situation géographique privilégiée, en « osmose » avec l'Etrurie Septentrionale, explique que leur civilisation ait été si fortement influencée, par celle des Etrusques. Comme ceux-ci, ils apprécient la céramique à vernis noir et à palmettes imprimées (16); leur céramique commune est grise et mal cuite, mais ses formes sont presque uniquement italiques (17); enfin, leur plus riches sépultures ont restitué la même vaisselle de bronze dont les Etrusques fortunés aimaient à s'entourer. Ainsi, au cours du III^e siècle avant notre ère, l'influence étrusque sur les Boïens, si elle est moins brillante qu'elle ne l'avait été chez les Sénons, n'est pas, tout compte fait, moins profonde.

Cet épanouissement était préparé de longue date, et il semble que les armes défensives étrusques aient figuré en bonne place parmi les plus anciennes acquisitions italiques de l'envahisseur. La petite nécropole de Dovadola, dans la vallée du Montone à moins de vingt kilomètres de Forlì, a livré des casques dont la chronologie mérite un examen attentif. Dans des terres éboulées en bordure du torrent, on récupéra d'abord un casque et des jambières de bronze (fig. 4 et 5) (18). Le casque est très différent des précédents: il est caractérisé d'abord par la forme ogivale de la calotte, séparées en deux faces par une arête antéro-postérieure

(16) G. PELLEGRINI, *Catalogo dei vasi greci dipinti delle necropoli felsinee*, Bologna 1912, p. XVI et L.

(17) Les influences septentrionales ne sont très nettement attestées sur la céramique commune qu'en un seul cas: le flacon de la tombe Benacci 921 (BRIZIO, *Tombe e necropoli*, cit., p. 472, pl. V, 20), de la forme sans anse, dite « a trottola », qui s'est diffusée à partir de Come préromaine. La forme représentée à Bologne, avec un goulot très étroit et un profil largement pansu, apparaît dans les mobiliers de Golasacca III B, vers 300 av. J. C., selon les recherches de M. Bertolone, et connaît sa diffusion maxima au I^{er} siècle avant notre ère [*Preistoria e Protostoria della Valle Padana*, Milano 1962, p. 43, et pl. XXVII, III, 18, et XXXIV; Id., *Ancora sulla ceramica del Golasacca III A*, dans « *Sibrium* », III (1956-1957), p. 70 et pl. XXXIX, p. 64]. Selon M. Crivelli, ce genre de récipient n'est jamais associé à des objets romains dans les mobiliers funéraires (*Cisalpinia*, I, 1959, p. 173 et 176). L'évolution théorique de la forme se marque par le rétrécissement progressif de l'orifice, qui devient un étroit goulot, et par l'aplatissement de plus en plus marqué de tout le profil [G. PATRONI, dans « *Rivista Arch. di Como* », 1907, p. 55, et dans « *Rend. Ist. Lombardo Scienze e Lettere* », L (1917), p. 681].

(18) A. NEGRIOLI, *Sepolcreto gallico*, dans « *Not. Scavi* », 1926, p. 27. Le matériel récupéré est conservé au Musée de Forlì, et je remercie vivement son Directeur, M. Vichi, qui m'a donné toutes les facilités nécessaires pour étudier et photographier les objets que je présente.

assez vive; ensuite par l'existence, à la base de la calotte, d'une gorge haute et profonde, qui s'évase horizontalement sur le pourtour inférieur et se termine par un rebord vertical prononcé. Les jambières sont remarquables par l'arête qui souligne le tibia et par les sillons qui esquissent la forme des muscles du mollet. La conservation de ces armes est excellente, mais les conditions de leur

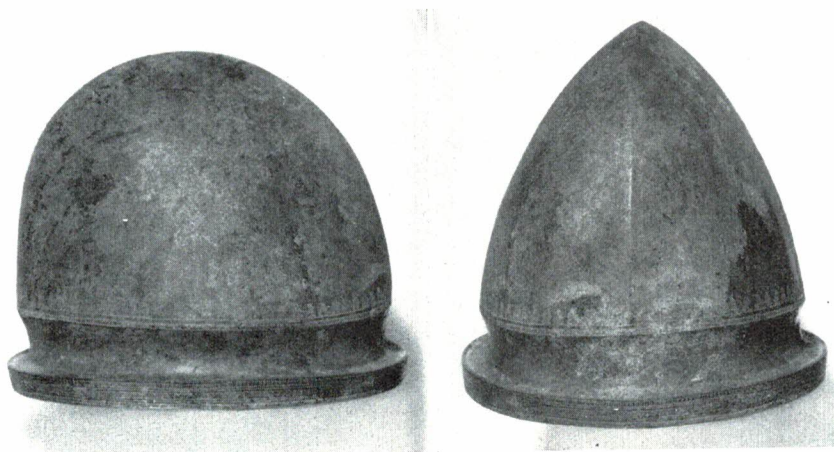


(Foto Stab. Fotofast, Bologna)

Fig. 5 — DOVADOLA - Récupération fortuite.

découverte font qu'il est impossible de savoir si elles provenaient de la même tombe et quel autre mobilier les entourait. Mais une fouille méthodique, menée dans le terrain qui dominait l'éboulis, permit de dégager quelques tombes gauloises intactes. La troisième contenait deux squelettes, ayant chacun, près de la tête, deux pointes de lances en fer; entre eux était déposé un casque de bronze, tandis que le squelette de gauche avait deux cnémides de bronze près des tibias. Le mobilier était succinctement complété par un bol et quelques fragments de céramique commune. La forme

du casque (fig. 6) est semblable à celle qui vient d'être décrite, avec quelques différences de détail: le profil ogival de la calotte est plus aigu, l'arête antéro-postérieure plus vive; la gorge, aussi profonde, est cependant moins haute; enfin le rebord vertical est plus haut. La fabrication est soignée, comme le montre la décoration du rebord et de la base de la calotte, au-dessus de la gorge. L'abondance des armes offensives en fer dans les tombes de la nécropole compose, avec ces casques et ces cnémides, un mobilier funéraire guerrier, inhabituel dans les sépultures étrusques de la région, courant, au contraire, dans les cimetières gaulois.



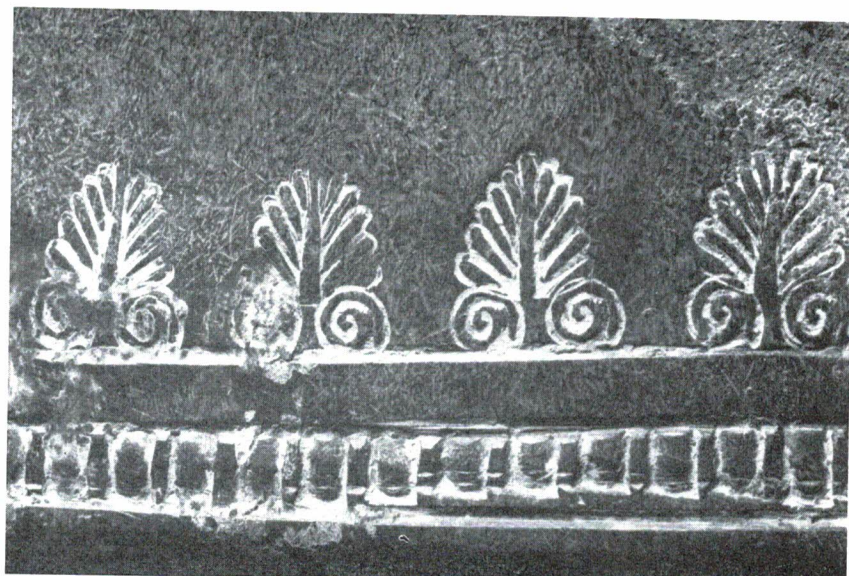
(Foto Stab. Fotograf, Bologna)

Fig. 6 — DOVADOLA - Tombe n°. 3.

Ces deux nouveaux casques sont d'un type très répandu dans les domaines étrusque et italique. Qu'il ait équipé assez uniformément les combattants étrusques, paraît attesté par la découverte, à Vetulonia, d'un dépôt d'une centaine de casques identiques, rendus inutilisables et enterrés, semble-t-il en guise de *piaculum*, par les Romains vainqueurs de la cité étrusque au début du III^e siècle a. J.C. (19). La diffusion de cette arme est donc certaine pendant le IV^e siècle; elle continue d'ailleurs au III^e, mais, dans les régions occupées par les Gaulois, on constate dès la fin du IV^e siècle une préférence marquée pour le casque de bronze à

(19) L. PERNIER, *Ricordi di storia etrusca e di arte greca della città di Vetulonia*, dans « Ausonia », IX (1919), p. 13; A. TALOCCHINI, *Le armi di Vetulonia e di Populonia*, dans « St. Etr. », XVI (1942), p. 62; M. ZUFFA, *Antichità del podere Malatesta*, dans « Emilia Preromana », II (1949-1950), p. 120.

bouton, qui remplace alors le casque à gorge dans la panoplie gauloise: c'est le cas à Montefortino, chez les Sénons, et c'est aussi ce qui arrive chez les Boïens, comme on l'a vu. Negrioli, le fouilleur de Dovadola, relevait encore certaines analogies entre la céramique commune des sépultures qu'il venait de trouver, et celle des tombes tardives de Spina. On peut aussi noter qu'aucune des tombes de Dovadola n'a livré de ces équipements pesants (baudriers, ceinturons, attaches d'épées), constituée par de grosses chaînes en



(Foto Stab. Fotofast, Bologna)

Fig. 7 — DOVADOLA - Détail du casque de la figure précédente.

fer, terminées à un bout par un anneau, à l'autre par un crochet: à partir de 250 environ avant notre ère, de tels équipements se généralisent dans les tombes celtiques, et les sépultures boïennes du terrain Benacci, à Bologne, attestent elles-mêmes la faveur dont ils jouissaient aussi chez les Gaulois d'Italie (20). Tous ces indices concordants montrent que les tombes de Dovadola appartiennent à une époque plus ancienne: Negrioli les datait du IV^e siècle av. J.C.; d'autres arguments militent même en faveur d'une date plus haute encore.

(20) J. DÉCHELETTE, *Manuel d'archéologie*, IV, Paris 1927, p. 437, 559, 605 etc.; BRIZIO, *Tombe e necropoli*, cit., p. 463, pl. VI, 4; p. 466, pl. VI, 5; p. 472; p. 484 et p. 495, pl. VII, 44.

Les casques à calotte ogivale et à gorge apparaissent en fait dans l'armement étrusque dès le début du V^e siècle a. J.C. : c'est un casque de ce type que Hiéron I^{er} de Syracuse consacre aux dieux à Olympie, en souvenir de la défaite qu'il a infligée aux Etrusques à Cumes, en 474 av. J.C. (21) : il faut donc, dès cette époque, que les vainqueurs syracusains l'aient jugé représentatif de l'armement de leurs adversaires. A cette observation, d'ordre très général, il faut ajouter que la décoration du casque de la tombe n° 3 peut fournir un intéressant indice chronologique. Au-dessus du bord supérieur de la gorge (fig. 7), courent deux rangées superposées l'une d'ovules, l'autre de palmettes. La juxtaposition de ces deux motifs est fréquente sur tous les produits de la céramique attique; mais une telle disposition linéaire et en série fait plutôt penser à la céramique à vernis noir, attique ou « pré-campanienne », sur laquelle l'artisan imprimait au poinçon des cercles d'ovules et des guirlandes de palmettes (22) : la décoration du casque est elle-même imprimée, les palmettes ayant été obtenues à l'aide de deux poinçons, l'un pour la tige et les pétales, l'autre pour les volutes de la base. On sait que la céramique campanienne et étrusco-campanienne, à partir du IV^e siècle, utilise aussi des motifs comparables; la forme des palmettes est pourtant nettement différente. En fait, seules les palmettes attiques sont semblables à celles du casque de Dovadola : leurs volutes sont à simple enroulement, et généralement à base droite, alors que les palmettes des produits d'Italie, à partir du IV^e siècle, ont des volutes à double enroulement, en forme de S majuscule étiré et disposé obliquement. La décoration du casque paraît donc impliquer de préférence l'imitation de la céramique attique elle-même.

Il est vrai que de telles observations stylistiques ne sont jamais décisives : une technique artisanale de décoration peut se conserver longtemps encore après la disparition des modèles qui l'ont inspirée, et son interprétation chronologique reste toujours délicate. On peut aussi objecter que les palmettes du casque de Dovadola furent éventuellement inspirées par celles des vases peints des céramistes attiques, ou italiotes, ou étrusques, ce qui complique encore d'une

(21) PERNIER, loc. cit. (note 19).

(22) N. LAMBOGLIA, *Per una classificazione preliminare della ceramica campana*, dans « Atti I Congr. di Studi Liguri », cit., p. 202; P. E. CORBETT, *Palmette Stamps from an Attic Black-Glaze Workshop*, dans « Hesperia », XXIV (1955), p. 172, pl. 66 à 71; J. P. MOREL, *Notes sur la céramique étrusco-campanienne*, dans « Mélanges d'Arch. et d'Hist. », 1963, p. 48, où sont reproduits quelques types de palmettes étrusco-campaniennes.

autre manière leur datation. Cependant, contre cette dernière objection, les cistes et les miroirs de bronze montrent qu'à l'art des figures et des ornements tracés au pinceau correspond plutôt celui de l'incision sur bronze, par naturelle équivalence des moyens employés et des effets recherchés, ou en vertu d'une imitation étroite, dont le caractère artisanal garantit la fidélité technique (23). Une équivalence et une docilité de même sorte restent donc très probables dans le cas des palmettes imprimées au poinçon sur bronze. Quant à l'incertitude chronologique de l'analyse stylistique, elle est ici très largement compensée par la convergence des indices en faveur d'une date haute. A tous ceux qui viennent d'être examinés, il faut en ajouter un dernier: deux des tombes de Dovadola contenaient des fibules du type « Certosa », si bien caractérisées par l'appendice vertical en bouton qui surmonte l'extrémité de l'étrier; leur présence révèle un synchronisme avec la civilisation de la métropole felsinienne.

Deux hypothèses restent donc également vraisemblables: si l'on s'en tient à la lettre des sources antiques, qui placent au début du IV^e siècle le déferlement de la grande invasion celtique jusqu'à Rome même, il faut dater les origines de la nécropole de Dovadola des débuts du même siècle, à une époque où les campagnes passent sous le contrôle des Boïens, alors que les Etrusques résistent encore dans Felsina. Mais la possibilité d'une chronologie plus haute reste ouverte, notamment grâce à un témoignage comme celui de Tite-Live (V, 34), qui date du VI^e siècle le commencement des invasions celtiques. La tradition rapportée par l'historien romain est confirmée par les résultats de diverses fouilles: M. Mansuelli a mis en lumière l'importance d'une autre nécropole gauloise romagnole, celle de Casola Valsenio, où la céramique attique à figures noires tardives est présente dans un mobilier funéraire assez semblable, pour le reste, à celui de Dovadola (24). A Gravellona Toce, près de Novare, une tombe a restitué ensemble une épée de fer repliée au feu, du type La Tène I, deux fibules à arc serpentant, d'une forme commune dans la nécropole Arnoaldi de Bologne, et de la vaisselle de terre cuite présentant la technique du « stralucido »,

(23) J. D. BEAZLEY, *Etruscan Vase Painting*, Oxford 1949, p. 132, par exemple. Orner un miroir de bronze supposait une composition décorative analogue à celle qu'on trouve sur les médaillons de kylix.

(24) *Mostra dell'Etruria Padana*, n°. 806, pl. LIX; MANSUELLI, dans *L'Emilia prima dei Romani*, cit., p. 274, est le complément et la rectification de P. E. ARIAS, dans « *Fasti Arch.* », V (1950), n°. 226 et VIII (1953), n°. 2162, et dans « *Not. Scavi* », 1953, p. 218.

répandue dans la civilisation tardive de Golasecca (25). Des fibules hallstattiennes recueillies dans la plaine du Po montrent encore, pour le moins, que les échanges n'étaient pas unilatéraux entre le monde méditerranéen et le monde celtique (26). La discussion des problèmes chronologiques est plus que jamais tributaire des enseignements nouveaux de l'archéologie (27). Dans cette perspective, et cette seconde hypothèse n'est pas la moins intéressante, les tombes de Dovadola peuvent être attribuées à un petit groupe celtique parvenu en Romagne dans le courant du V^e siècle, assez longtemps avant l'invasion historique du IV^e siècle avant notre ère.

Ainsi, pendant plus de deux siècles, les vestiges de la Celtique Padane révèlent l'ampleur et la continuité des influences civilisatrices de l'Etrurie. Pourtant, les caractères propres de la race gauloise, langue, comportement, psychologie, restaient vigoureux; ses goûts persistaient dans la forme et dans la décoration des fibules, des bracelets, dans l'usage du torques, relativement peu répandu d'ailleurs chez les Boïens, du moins dans l'état actuel des fouilles. L'emprunt aux Etrusques de leurs armes défensives n'a jamais entamé la fidélité des Gaulois à leurs armes offensives propres, épées, lances et javelots de fer, auxquelles il faut ajouter les équipements correspondants, eux-mêmes métalliques, comme le baudrier et le ceinturon. Quant aux structures de la société et du peuplement, on entrevoit, un peu grâce aux textes, un peu grâce à l'archéologie, certains de leurs traits originaux (28). Somme toute, des particularités fort nettes et fort vives subsistent et il faut se garder de calquer trop exactement le portrait-type du guerrier gaulois sur celui de son contemporain étrusque. La persistance des appréhensions romaines témoigne suffisamment en faveur du caractère redoutable et insolite de l'adversaire gaulois.

Quel était d'ailleurs au juste cet adversaire? Les Sénon d'abord, puis les Boïens, les Insubres et les Cénomans n'étaient pas les

(25) C. CARDUCCI, *I più recenti risultati di scavo...*, dans « *Cisalpinia* », I (1958), (publié 1959), p. 21.

(26) O. H. FREY, *Die Zeitstellung des Fürstengrabes von Hatten im Elsass*, dans « *Germania* », XXXV (1957), p. 242 et 248.

(27) Une fouille récente menée à San Martino in Gattara (Brisighella) a fourni d'importants documents archéologiques sur ces problèmes; Mme Bermond, Inspectrice à la Surintendance aux Antiquités de Bologne en prépare la publication. Sur ce site, voir déjà P. E. ARIAS, dans « *Not. Scavi* », 1953, p. 223, qui mentionne des découvertes fortuites de matériel gaulois.

(28) MANSUELLI, *Lineamenti antropogeografici dell'Emilia e Romagna*, dans *Preistoria dell'Emilia e Romagna*, II, p. 152.

seuls à fournir des soldats contre Rome. Fréquemment, et en grand nombre, les Transalpins étaient venus grossir leurs rangs, et l'aspect hétérogène de ces coalitions n'allait pas sans diversité profonde au sein des troupes qu'elles finissaient par aligner.

Polybe, qui devait connaître la civilisation des Gaulois d'Italie pour avoir traversé leur territoire à la poursuite des traces d'Hannibal, a laissé sur ce problème un témoignage capital. Dans le récit qu'il fait de la bataille de Télamon, en 225 av. J.C., il prend soin de distinguer entre les Boïens et les Insubres d'une part, vêtus de braies, qui se rangent en ordre de bataille après avoir allégé leur tenue; et les Gésates d'autre part, qui engageront nus le combat (II, 28, 7), dans la pensée que leurs vêtements, en s'accrochant dans les arbustes du terrain, risquent d'entraver leurs mouvements (*ibid.*, 8). L'explication n'engage que Polybe, mais l'idée qui se dégage du passage présente un réel intérêt historique. En effet, les Gésates ont franchi les Alpes un peu plus tôt (II, 22 et 23), et Polybe voit dans leur comportement une réaction qui dénote à quel point ils sont peu familiers des champs de bataille italiques et de la tactique des Romains. Leur nudité les rend particulièrement vulnérables aux volées de traits que ces derniers font pleuvoir sur eux, et ils doivent se replier malgré leur courage, tandis que les Boïens et les Insubres convenablement protégés par les équipements qu'ils ont conservés, sont en mesure de faire face (II, 30, 1 et suiv.). Cette image des Gaulois d'Italie n'est nullement en contradiction avec les statuettes antiques qui les représentent, ou avec les vestiges de leurs armes que l'archéologue exhume des nécropoles. Mais l'historien grec souligne que les Gésates combattent tout autrement, et il ne confond pas, sous le nom de *Celtes*, des peuplades dont la communauté de race ne suffit pas à dissimuler les profondes différences de civilisation.

Il faut ajouter à cela que Polybe a scrupuleusement noté tous les conflits de politique et d'intérêts qui opposèrent les Gaulois d'Italie aux Transalpins jusque vers la fin du III^e siècle avant notre ère. Entre 380 et 360, quelques tribus des Alpes s'attaquent aux Gaulois de la plaine du Po, dont elles convoitent les richesses (II, 18,4). En 299, après une longue période de calme, voici une autre vague de Transalpins, que les Gaulois d'Italie, inquiets pour leurs possessions, détournent de chez eux en les lançant contre Rome (II, 19). En 236, le même épisode se répète: du récit romancé de Polybe, il ressort que les Boïens, directement menacés, s'opposèrent en bataille rangée aux envahisseurs (II, 21, 3). Puis, entre 230 et

225, c'est l'arrivée des Gésates, qui sera finalement endiguée par les Romains à la bataille de Télamon. Enfin, en 222, un nouveau contingent de Gésates du Rhône franchit les Alpes, à la demande des Gaulois d'Italie, désireux d'augmenter leurs forces, dit Polybe (II, 34, 2); mais leur nombre de 30.000 est si grand que l'arrivée de cette armée constitue, dans les faits, une nouvelle vague d'invasion. Ainsi, alors que Rome vient d'abattre les Sénons et va dès lors se mesurer aux Boïens et aux Insubres, des peuples transalpins continuent à forcer le passage vers le Sud; et Polybe les présente, au moins jusqu'en 236, comme hostiles aux Gaulois d'Italie. Ensuite, la pression de Rome devient suffisamment forte pour détourner contre elle-même toutes les énergies rassemblées; mais cette unité n'est qu'un front temporaire et ne parvient même pas à dissimuler la diversité des mœurs de ces peuplades, qui restèrent fidèles, jusque sur le champ de bataille de Télamon, à leurs traditions militaires respectives.

Les Etrusques et les Romains n'eurent donc pas à affronter un type unique de soldat gaulois, mais qui sait combien de sortes de guerriers, parlant des dialectes différents, plus ou moins civilisés au contact du monde méditerranéen, plus ou moins méfiants entre eux, tels enfin qu'on a du mal à les imaginer tous coiffés du même casque, ou portant la même cuirasse et les mêmes cnémides, ou combattant nus sur l'ordre d'un chef commun. De ce point de vue, l'armée gauloise n'existe pas: elle ne fut rien d'autre qu'un rassemblement de bandes peu soucieuses d'uniforme ni d'équipement réglementaire, n'obéissant chacune qu'à son propre chef et transportant dans le combat les coutumes héritées des encêtres locaux. De telles troupes n'étaient d'ailleurs pas sans valeur: leur aspect bigarré était comme l'image de cette impétuosité instinctive et confuse, dont les Romains redoutaient par-dessus tout le premier choc. L'un des grands mérites de Polybe est d'avoir senti à la fois et cette diversité profonde, et les rapports qu'elle entretient, pendant tout le III^e siècle, avec la persistance du courant d'invasion celtique en Italie.

Il n'est pas concevable que les artistes italiques aient pu ignorer ce disparate, qui était une source facile d'effets plastiques, variés et pittoresques, et qui suffisait par lui-même à caractériser l'adversaire gaulois. Mais il reste difficile, dans le domaine de l'iconographie, de faire la part du réalisme, c'est-à-dire du document historique véritable, et celle des traditions d'école, héritées de l'art hellénistique.

Sur ce problème, il n'y a pas de plus intéressant témoignage que la frise de Civitalba, conservée au Museo Civico de Bologne (fig. 8 et 9): c'est l'oeuvre d'un coroplaste italique de la fin du III^e siècle av. J.C., ou de la première moitié du II^e; elle a pour thème le pillage d'un temple par une bande de Gaulois, que les divinités offensées



(Foto Museo Civico, Bologna)

Fig. 8 — BOLOGNA - Museo Civico - Frise de Civitalba: Gésate?

pourchassent et accablent de coups (29). Le même sujet est fréquemment traité sur les urnes de Volterra, sur les sarcophages de Chiusi et sur la céramique de Calès (30). Les Galatomachies commandées

(29) BRIZIO, dans « Not. Scavi », 1897, p. 283 et 1903, p. 177; P. BIENKOWSKI, *Die Darstellungen der Gallier in der hellenistischen Kunst*, Wien 1908, p. 93 [et, du même auteur, *Les Celtes dans les arts mineurs gréco-romains*, « Publ. de l'Acad. Polonaise (Sciences et Lettres) », Cracovie 1928]; L. LAURENZI, *Il frontone e il fregio di Civita Alba*, dans « Boll. d'Arte », VII (1927), p. 259; ZUFFA, *I frontoni e il fregio di Civitalba nel Museo Civico di Bologna*, dans *Studi in on. di A. Calderini e R. Paribeni*, Milano 1956, III, p. 267.

(30) R. PAGENSTECHER, *Die calenische Reliefkeramik*, « Jahresbericht des K. d.

par Attale I^{er} de Pergame et par ses successeurs, à partir de la seconde moitié du III^e siècle av. J.C., ne sont pas à l'origine de ce type du Gaulois pillard, bien que leur influence, comme on va le voir, se soit exercée autrement. Il se peut que l'art italique se soit inspiré des traditions grecques écrites, et sans doute aussi orales, relatives au pillage soit du sanctuaire de Delphes, en 278 av. J.C., soit d'un temple d'Artémis en Asie Mineure (31). L'abondance de



(Foto Museo Civico, Bologna)

Fig. 9 — BOLOGNA - Museo Civico - Frise de Civitalba: Gésate?

la documentation figurée sur ce thème, en Campanie et partout où l'Etrurie faisait sentir son influence artistique, montre bien, en tout cas, combien d'échos ces images devaient éveiller dans le cœur des peuples italiques. Or il ne s'agit pas d'une scène quelconque de pillage, d'un acte de guerre ne spoliant que des hommes, mais bien du pillage d'un temple et du butin ravi aux dieux. L'iconographie italique interprète l'histoire en fonction de sa mentalité

arch. Inst. », VIII (1909), p. 141; G. KÖRTE, *I rilievi delle urne etrusche*, III, 1916, p. 171; DÉCHELETTE, *Manuel*, IV, p. 1086.

(31) M. SEGRE, *Il sacco di Delfi e la leggenda dell'« aurum Tolosanum »*, dans « *Historia* », III (1929), p. 529; Id., *Sulle urne etrusche con figurazioni di Galli saccheggianti*, dans « *St. Etr.* », VIII (1934), p. 137.

religieuse; l'imagination populaire s'effraie surtout de l'acte impie, perpétré par inconscience ou par provocation, mais dont le châtement a été immédiat, et ce crime contre la religion est évidemment considéré comme la manifestation la plus caractéristique de la férocité du Barbare; on sait que Rome, au contraire, ne cherchait qu'à se concilier les dieux des ennemis qu'elle combattait; le rôle que jouait encore la psychologie religieuse dans le souvenir des invasions celtiques, apparaît dans le récit de Tite-Live sur la prise de Rome: dans la défaite, dans l'humiliation des conditions outrageantes imposées par les Gaulois, la conscience romaine conserve du moins cette fierté d'avoir préservé ses cultes et ses dieux (32). Comme il est de bonne guerre, la propagande italique insiste donc sur les drames inexpiables du conflit, ou, ce qui revient au même, sur son enjeu spirituel; et le sentiment dominant sur lequel elle s'appuie, est une sorte d'offroi sacré, inspiré par le spectacle de la violence sacrilège des Gaulois.

Si telle est l'originalité de l'iconographie italique, sa mise en oeuvre artistique doit beaucoup à l'art hellénistique. La frise de Civitalba, aujourd'hui très incomplète, déroulait dans un ordre et sur une longueur qu'on ne peut plus restituer, des scènes variées de la fite précipitée des Gaulois, surpris dans leur pillage. Des vases, qu'ils ont dû abandonner, jonchent le sol (fig. 8), mais certains guerriers ont conservé leur butin (fig. 10), ou paraissent disposés à le défendre aussi chèrement que leur vie (fig. 9). La fuite de ces Gaulois n'est ni craintive ni lâche; ils ne cèdent qu'à la force invincible des dieux, et ces vaincus sont encore singulièrement redoutables. Tous les visages expriment une égale férocité, à laquelle la rude simplicité du style populaire donne une très grande intensité. De ce contraste entre le caractère apparent des personnages et le rôle qu'ils jouent dans la scène représentée, naît une vive

(32) TITE-LIVE, V, 50, 3: « (senatus consultum facit)... cum Caeritibus hospitium publice fieret, quod sacra populi Romani ac sacerdotes receperant beneficioque eius populi non intermissus honos deum immortalium esset »; V, 51, 9: « confugimus in Capitolium ad deos, ad sedem Iovis Optimi Maximi; sacra in ruina rerum nostrarum alia terra celauimus, alia aucta in finitimas urbes amouimus ab hostium oculis; deorum cultum deserti ab dis hominibusque tamen non intermisimus. (10) Reddidere igitur patriam et uictoriam et antiquum belli decus amissum, et in hostes, qui caeci auaritia in pondere auri foedus ac fidem fefellerunt, uerterunt terrorem fugamque et caedem »: il n'est pas de meilleur commentaire aux scènes de pillage de l'iconographie. Le discours de Camille, d'où est extraite la seconde citation, insiste constamment sur la piété romaine; cf. la chute de la péroraison, qui résume l'esprit de toute l'argumentation, « propitii manentibus uobis di » (V, 54, 7). L'importance de la mentalité religieuse apparaît encore sous d'autres formes: J. BAYET, *L'étrange omen de Sennius et le celtisme en Italie*, dans « Mélanges Grenier », p. 244.

tensione dramatique, alors que la même action, autrement traitée, pouvait aussi bien susciter le mépris ou la pitié (33). Tout contribue, au contraire, à renforcer la violence dramatique de l'épisode et l'effroi qu'elle doit inspirer: blessures béantes (sur des guerriers qui ne sont pas reproduits ici), mouvement vigoureux des figures, corps inclinés et tendus dans l'action, souvent représentés en torsion, du torse sur les jambes et de la tête sur le torse (fig. 8). Mais cette psychologie gauloise et ces procédés plastiques sont familiers à l'art hellénistique: il est probable que l'artiste italique songeait aux Galates de Pergame, menaçants jusque dans l'agonie, et aux plus dramatiques de leurs attitudes, celle, par exemple, du guerrier à demi-agenouillé, qui se couvre encore des coups et dresse son arme vers l'adversaire qu'il tient toujours en respect (fig. 9) (34). Cette mise en scène dramatique et ce répertoire d'attitudes, dont les œuvres hellénistiques fournissaient le modèle, sont communs aux reliefs des sarcophages et des urnes; qu'on les retrouve à Civitalba, atteste seulement la vigueur des modes artistiques et des traditions d'école. Il reste que différents détails pouvaient être observés sur le vif.

Tel est le cas du volumineux ceinturon que portent presque tous les Gaulois: il est figuré par un gros bourrelet, en fort relief, qui fait d'abord songer à une lourde corde entourant les reins. Mais il faut penser à ces chaînes de fer, qui servaient couramment de baudrier ou de ceinturon aux Gaulois, à l'époque où fut modelée la frise de Civitalba. On en reconnaît une sur un petit bronze provenant des environs de Rome, aujourd'hui au Musée de Berlin, qui représente un guerrier gaulois nu, coiffé d'un casque à cornes et portant le torques, en train, semble-t-il, de lancer le javelot (35): les maillons de ce ceinturon sont figurés par des chevrons imbriqués, et l'ensemble laisse une impression de poids et de rigidité. Sur les terre-cuites de Civitalba, l'illusion était sans doute donnée par des retouches peintes, aujourd'hui complètement effacées. D'autres guerriers (fig. 8 et 9) se couvrent d'un petit bouclier

(33) Parmi les attitudes des personnages représentés (et conservés...), deux seulement sont pathétiques, celles de deux guerriers nus blessés; les sentiments dominants restent la férocité et la violence.

(34) Attitude de l'un des Gaulois du monument votif consacré par Attale Ier de Pergame sur l'Acropole d'Athènes, vers 225 av. J. C.: DÉCHELETTE, *Manuel*, IV, p. 1089-1090. Sur Pergame: A. SCHÖBER, *Die Kunst von Pergamon*, Wien 1951.

(35) M. SCHUMACHER, *Verzeichnis der Abgüsse und wichtigeren Photographien mit Gallier-Darstellungen*, Mainz 1911, p. 22, fig. 5, etc...; excellente reproduction dans T. G. E. POWELL, *I Celti* (traduit par B. Renna), Milano 1961² (édition anglaise originale 1958), pl. 1.

rectangulaire, arrondi aux angles, dont l'umbo rapporté est de forme semi-cylindrique, avec deux ailettes rectangulaires (36). Ce bouclier diffère de ceux des trophées d'armes galates du sanctuaire d'Athèna Nicéphore, à Pergame, qui sont elliptiques et paraissent avoir été beaucoup plus volumineux (37). Les boucliers de Civitalba



(Foto Museo Civico, Bologna)

Fig. 10 — BOLOGNA - Museo Civico - Frise de Civitalba: Boïen ou Insubre?

couvrent juste le torse et ne sont guère que des armes d'escrime; or Polybe a noté que les boucliers des Gésates de Tèlamon n'abri-

(36) DÉCHELETTE, *Manuel*, IV, p. 673.

(37) R. BOHN, *Das Heiligtum der Athena Polias Nikephoros, Altertümer von Pergamon*, II, Berlin 1885; bonne reproduction dans POWELL, op. cit., pl. 48 et 49. L'échelle des boucliers de Pergame est donnée par un bouchier rond, déposé au-dessus du bouchier ovale, et dont le diamètre atteint environ les deux-tiers de la hauteur de ce dernier; W. KIMMIG, *Ein Keltenschild aus Aegypten*, dans « *Germania* », 1940, p. 106 (bouclier des mercenaires galates de Ptolémée IV Philopator); O. KLINDT JENSEN, *Una statuetta d'oro di un guerriero celtico*, dans *Civiltà del Ferro*, Bologna 1960, p. 363 (II^e siècle av. J. C.; la dimension du bouclier est manifestement exagérée). Ce genre de bouclier est attesté dans le domaine italique [cf. ci-dessus, l'armure de bronze doré de Settecaminì (Orvieto) et les stèles de Castiglione, note 14].

taient pas tout le corps et n'offrirent pas une protection suffisante contre les javelots romains (II, 30, 3-4). Apparemment, les guerriers nus de la frise sont des Gésates, ou du moins, en supposant que le coroplaste n'ait pas recherché une identification aussi précise, leur image est inspirée par le souvenir très exact de ceux-ci.



(Foto Museo Civico, Bologna)

Fig. 11 — BOLOGNA - Museo Civico - Frise de Civitalba :
torse cuirassé de cavalier Grec ou de Gaulois?

Deux autres Gaulois, non reproduits ici, dont peut-être le chef de la troupe, monté sur un bige, portent l'exomide, cette tunique d'origine grecque qui découvre l'épaule droite. Le pillard qui s'éloigne à grands pas, emportant un vase sous le bras droit (fig. 10), a, comme les « Gésates », une chlamyde rejetée dans le dos, mais il est vêtu soit d'une cotte de mailles, soit d'une peau de chèvre ou de mouton, qui protège le haut des cuisses. Par-dessus, il a passé le gros ceinturon métallique. Au sommet de son front on voit une protubérance arrondie, difficile à identifier parce que l'arrière de la tête manque. C'est l'idée d'un bonnet phrygien qui

vient d'abord à l'esprit, mais la comparaison avec quelques autres statuettes de Gaulois, où l'on a vu l'image des Gaulois d'Italie (38), enseigne qu'il s'agissait sans doute de la pointe d'un casque en cuir, ou d'un pileus, rabattue vers le front en raison de sa souplesse. Le même genre de coiffure paraît avoir été porté par une autre tête isolée, qu'on a rapprochée d'un torse cuirassé, lui-même incomplet (fig. 1) : ce visage, en effet, n'a ni la férocité ni les caractères ethniques des autres, et la cuirasse, avec sa décoration de cordons et de cabochons, est d'un type hellénique. On a donc supposé que les deux fragments appartenaient à un cavalier grec combattant avec les dieux, personnage qui apparaît sur certaines urnes étrusques. Toutefois, des cuirasses ornées des mêmes motifs ont été retrouvées en plein domaine celtique, où elles étaient connues, par emprunt, depuis longtemps, et il se peut encore que celle-ci ait appartenu elle-même à un Gaulois (39).

Voilà donc toute une série d'armes défensives ou d'équipements représentés avec fidélité, tandis que l'ensemble de la troupe se partage en deux grandes catégories de guerriers, les uns nus sur le modèle des Gésates, les autres vêtus avec une assez grande diversité. Tout cela pourrait n'être que pure mise en scène ou simple procédé artistique, si les traditions recueillies par Polybe ne mentionnaient cet aspect particulier des bandes gauloises à la bataille de Télamon. Le pillard qui s'enfuit (fig. 10) est-il donc un Boïen ou un Insubre ? Comme ces peuples, en tout cas, il est casqué et porte même une sorte de cuirasse sans doute en peau de bête, et le fait que son visage exprime tant de férocité n'est pas un argument suffisant contre cette hypothèse. En effet, pour d'évidentes raisons de propagande, il fallait représenter tous ces pillards sous des traits barbares, en sacrifiant même, au besoin, ce que certains d'entre eux avaient pu acquérir de plus civilisé au contact des peuples italiques : anciens occupants et nouveaux envahisseurs sont confondus dans la même psychologie, féroce et sacrilège. Sur cette frise de Civitalba, le réalisme n'est pas négligé, bien au contraire, mai l'actualité l'emporte sur lui. Car les campagnes soutenues contre les Gaulois à partir des années 230-225 av. J.C. sont parmi les plus violentes de toutes : la victoire conquise à Télamon, où

(38) Voir note 3 ; la statuette de guerrier publiée par A. Cederna, dans « *Not. Scavi* », 1951, p. 190, n°. 6, peut représenter un Gaulois, contrairement à l'opinion du fouilleur.

(39) W. DEONNA, *Les cuirasses hallstattiennes de Fillings au Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, dans « *Préhistoire* », III (1934).

les Gésates s'étaient distinguées en combattant nus, avait été remportée sur un adversaire gaulois plus que jamais gorgé de butin (Polybe, II, 26, 5-6) et le grandiose triomphe romain qui l'avait suivie, avait restitué à leurs légitimes possesseurs, s'il faut en croire nos sources, tous les biens ravés par les Barbares (Id., II, 31). De tels événements avaient dû marquer fortement l'imagination populaire, et on comprend que des architectes aient eu l'idée l'amplifier aux dimensions de la frise monumentale un sujet si riche de souvenirs cuisants. Ils reprenaient à leur compte ce qu'avaient fait, de façon si prestigieuse, les souverains de Pergame, et ne desservaient pas non plus les intérêts romains, en travaillant à faire oublier, par l'évocation de tant d'angoisses si proches, les contraintes présentes de la nouvelle domination.

L'adversaire de race celtique est donc représenté comme un Barbare, avec le schématisation psychologique que l'idée implique, mais il n'est pas méconnu au point que les différences de mœurs et de civilisation s'effacent dans ce jugement général. Il n'y a pas non plus de contradiction historique entre la présence d'armes défensives étrusques dans les tombes auloises d'Italie, et les traditions antiques relatives à la nudité guerrière des Gaulois. Les témoignages diffèrent comme est elle-même diverse la réalité historique. Les casques des tombes boïennes montrent l'attrait de la civilisation étrusque dans le domaine de la guerre, où, pourtant, l'atavisme celtique restait dominant. Mais la force des influences étrusques, leur précocité et leur permanence sont complémentaires de l'afflux persistant des peuplades celtiques, qui continuent d'envahir l'Italie jusqu'à la fin du III^e siècle avant notre ère, comme sur la lancée de l'invasion du IV^e siècle. Dans ce monde désordonné, mal fixé, dont les conflits internes nous échappent en grande partie, l'ancrage des Boïens ou des Sénons à la périphérie étrusque dessine la vocation et les moyens de la civilisation gauloise en Italie. Mais il est loin d'en représenter toutes les formes diverses, et non pas successives, mais simultanées.